

PATTES BLANCHES (1949)

avec Fernand Ledoux, Suzy Delair, Paul Bernard, Michel Bouquet, Arlette Thomas, Sylvie, Jean Debucourt

scénario : Jean Anouilh

images : Philippe Agostini

musique : Elsa Barraine

Décors : Léon Barsacq

Jock Le Guen, marchand de poisson et propriétaire d'un troquet dans un petit port de Bretagne ramène avec lui sa maîtresse Odette, une fille de condition modeste qu'il a connue dans un port de garnison. Il la fait passer pour sa nièce, mais personne n'est dupe et très vite la nièce en question, aux allures de cocotte, suscite de vives convoitises parmi les autochtones. A commencer par Julien de Keriadec, le châtelain du village, personnage solitaire, surnommé avec mépris "Pattes Blanches" par les gamins qui le raillent à cause de ses guêtres et de sa marque aristocratique, qui est lui-même aimé en secret par Mimi, la pauvre servante du bistrot de Le Guen. Se manifeste également parmi les prétendants Maurice, le demi-frère de Keriadec considéré comme bâtard, personnage haineux et agressif.

Jean Grémillon avait la prodigieuse aisance à camper dans un lieu précis, un florilège de personnages aux caractères forts et autarciques.

Il y pratique la règle des trois unités : tout semble se dérouler en un jour, sur une étroite bande de terre, en une action.

Les personnages sont scellés par le caractère inéluctable de la tragédie. Grémillon est fasciné par des êtres qui provoquent l'écroulement d'un monde dont ils sont seuls responsables par ignorance, convoitise, dégoût de la vie, haine de l'autre. Son personnage de Maurice annonce, avec cinquante ans d'avance (nous sommes en 1949), le révolté gauchiste plein de hargne, manipulateur, individualiste, qui fleurit dans le monde actuel. Car l'époque de la juste après-guerre était à la réconciliation des humains après la souffrance et les privations.

Les scènes totalement oniriques évoquent les tableaux des Impressionnistes (d'où la culture prodigieuse de Grémillon) avec un regard mélancolique sur la fin déjà d'une micro-société qui jette ses dernières forces dans une bataille qu'elle sait perdue d'avance.

La musique très recherchée d'Elsa Barraine apporte aux scènes un climat fort étrange. On a l'impression que quelque chose d'encore impalpable se passe de l'autre côté du monde. Grémillon, qui avait reçu une culture musicale très poussée, a choisi des partitions atmosphériques qui le rapprochent des recherches de Pierre Boulez.

Malgré un regard parfois cruel sur des êtres qu'il connaît bien parce qu'ils sont comme ça, il y a aussi beaucoup de délicatesse et de générosité.

Quand Le Guen à la fin prend son fusil parce qu'il a le sentiment qu'il vient d'être trahi, dans sa logique à lui on ne peut réagir que comme ça.

Les grands discours n'ont plus cours ici et ne servent à rien ;

Mais en toile de fond, mon Dieu, que de poésie et de beauté. La poésie surgit de ses images à tout moment. La scène du rêve entre Mimi et Keriadec est tellement bouleversante, d'une force si incroyable qu'elle nous atteint au plus profond de notre âme.

Oui, Grémillon était très grand et irremplaçable dans l'histoire du cinéma français.